



De l'identité héritée à l'identité construite : récit du « je » face à la transmission

Marie-Laurence Bordeleau-Payer

Chargée de cours

Université du Québec à Montréal

bordeleau-payer.marie-laurence@uqam.ca

Résumé

Afin de sonder différents mécanismes et médiations engagés dans la transmission filiale, une recherche de terrain prenant appui sur le récit de vie et inspirée de l'approche « roman familial et trajectoire sociale » de la sociologie clinique a été réalisée auprès d'un groupe de jeunes Montréalais à l'automne 2019. Au moyen d'une « remémoration accompagnée », les participants ont été invités à partager leur histoire familiale et à mettre en mots les liens d'appartenance et de différenciation constitutifs de leur identité personnelle. Les stratégies de négociation et de remaniement identitaires exprimées dans les différents récits ont fait l'objet d'une analyse et sont ici présentées de manière à mettre en lumière les continuités et discontinuités de la transmission intergénérationnelle. Les impératifs généalogiques sont en outre exposés à travers diverses modalités relationnelles et identificatoires engageant des mécanismes d'imitation porteurs autant de souffrance que de résilience.

Mots-clés : récit de vie, identité, famille, transmission, imitation

From Inherited to Constructed Identity: First-Person Narratives in the Context of Transmission**Abstract**

With the aim of exploring some of the mechanisms and negotiations involved in family transmission, we conducted a field study based on the life story method with a group of young Montrealers in fall 2019. Qualitative data collection and analysis followed the “family novel and social trajectory” approach, as developed in clinical sociology. Through a process of “guided recollection,” research participants were encouraged to share their family histories and put into words the sources of belonging and individuality that underpin their self-identity. The article analyzes how the resulting narratives highlight various strategies used to negotiate and reshape identity. Furthermore, genealogical imperatives emerged within various modes of relation and identification, triggering imitation mechanisms that produced both suffering and resilience.

Keywords: life story method, identity, family, transmission, identification

Pour citer cet article : Bordeleau-Payer, M.-L. (2021). De l'identité héritée à l'identité construite : récit du « je » face à la transmission. *Revue Jeunes et Société*, 6 (2), 9-28. <http://rjs.inrs.ca/index.php/rjs/article/view/258/167>

1. Introduction

Si l'identité individuelle et l'identité collective sont à penser selon un rapport dialectique, les fondements de cette relation sont avant tout à saisir dans l'espace de socialisation primaire qu'est la famille. En effet, les liens filiaux constituent le creuset de l'identité de tout un chacun et supposent différentes modalités relationnelles asymétriques telles l'imitation, l'éducation et la formation, lesquelles agissent comme courroie de transmission d'une histoire familiale par le biais de différents registres. Suivant le registre intersubjectif, le procès de transmission filiale se présente notamment sous la forme de la reproduction des mœurs, des modes d'expression, des attitudes corporelles, des ambitions, du statut social, etc. Sur le plan intrapsychique, cette transmission apparaît de manière moins perceptible, bien qu'elle participe d'un héritage psychique, entre autres d'ordre émotionnel, pouvant conduire à une répétition intergénérationnelle et transgénérationnelle de la souffrance ou de la résilience (Becker et Diaz, 1998).

La sociologie s'est intéressée à la transmission filiale par l'étude de divers objets, tels le langage, les mœurs, les savoirs, les goûts, bref en observant certaines modalités de reproduction d'un capital culturel familial entre les générations. Elle s'est ainsi appliquée à saisir les récurrences qui s'observent entre les générations à travers essentiellement deux paradigmes, à savoir une orientation déterministe (Durkheim, 2000; Bourdieu, 1980) et une orientation constructiviste (Piaget, 1968; Mead, 2006). La dichotomie qu'ont instaurée ces deux paradigmes a fait en sorte que la transmission a été, et demeure encore aujourd'hui, communément abordée suivant une conception passive du sujet en tant que réceptacle de l'ordre social, sinon en fonction d'une conception active du sujet comme acteur d'identités multiples, négociées et choisies. Or, si la transmission est un processus tantôt conscient, tantôt inconscient, ces deux approches sociologiques ne tiennent pas explicitement compte de la teneur inconsciente des mécanismes qu'elle engage, tant chez celui qui transmet que chez celui qui hérite. Cette zone d'ombre contribue à éclipser toute une part de l'activité intrapsychique à l'œuvre dans le processus psychosocial de la transmission filiale.

La psychanalyse a en revanche bien montré comment les sujets sont dépositaires, à leur insu, d'attentes, de fautes, de transgressions, de secrets de famille (Tisseron, 2003), de mandats transgénérationnels (Lebovici, 1983) qui interviennent au sein de la configuration psychique et de la construction identitaire : « L'histoire de toute famille véhicule des zones d'ombre, de refoulement, de déni, de compromis, de mystère. Les liens de filiation transportent des héritages, des legs qui hypothèquent l'accès à une identité propre » (Lefebvre, 2013, p. 41). De plus, de nombreuses investigations sur la transmission transgénérationnelle des traumatismes, entre autres par le biais de l'étude de l'impact de l'Holocauste sur les enfants des survivants (Danieli, 1998, 2007; Kellermann, 2008), ont mis en évidence le fait que les descendants sont couramment porteurs de symptômes liés aux fracas psychiques vécus par leurs ascendants. Toutefois, malgré le nombre important de recherches cliniques portant sur le processus de transmission d'une génération à l'autre des symptômes associés aux blessures identitaires causées par une catastrophe psychique, la compréhension des mécanismes sous-jacents à ce

phénomène demeure une réalité partiellement éclairée et polémique au sein de la littérature (Rousseau et Drapeau, 1998).

Afin de participer à la clarification du phénomène de la transmission filiale d'un héritage psychique, dans ce qu'il comporte tant en termes de souffrance que de résilience, cet article examine les médiations et mécanismes au moyen desquels l'histoire familiale peut faire l'objet d'une transmission, et ce, à l'aune d'une perspective psychosociologique portant attention à la pluralité des modalités identificatoires conscientes et inconscientes engagées dans les relations parent-enfant. C'est en outre au moyen d'une approche dialectique mettant en tension les déterminismes sociaux et le pouvoir d'action des sujets que cette exploration prend appui.

De manière plus précise, l'étude qui suit est issue d'une recherche de terrain réalisée à l'automne 2019 mobilisant l'approche biographique. À partir du thème « Mémoire filiale et héritage psychique », la parole a été donnée à un petit groupe de jeunes Montréalais, provenant de différentes communautés culturelles, dans l'intention de recueillir leurs propos sur des souvenirs, sensations et émotions associés à leur histoire familiale¹. L'enquête s'est ainsi attachée à saisir le sens, implicite et explicite, que ces jeunes accordent à leur parcours biographique au moyen d'une « remémoration accompagnée » de leur vécu relationnel-filial, de même que des événements qui ont ponctué leur trajectoire familiale.

Au carrefour de la méthode du récit de vie (Bertaux, 2016), de la démarche « Roman familial et trajectoire sociale » développée par la sociologie clinique (de Gaulejac, 1999) et de l'herméneutique du soi (Michel, 2012), cette recherche à visée exploratoire a sondé le récit autobiographique dans un contexte groupal en allant à la rencontre de la singularité de chaque participant et en s'attardant aux diverses formes d'expression de la transmission filiale². Le dispositif groupal a été privilégié, car il permet une proximité relationnelle entre le chercheur et les participants, de même que la possibilité de faire résonner/confronter l'histoire des participants entre eux. Le groupe peut effectivement assurer une fonction de contenance, mais aussi agir comme espace de reconnaissance sociale dans la mesure où il recèle un potentiel d'identification réciproque et de sentiment d'appartenance. Le récit de soi dans le contexte d'un dispositif groupal, tel que mis à profit par la sociologie clinique, est ainsi réputé favoriser une co-construction de sens, tout en mettant en lumière le fait que le soi se dit et se pense toujours dans son rapport à l'autre, soit à travers un travail d'élaboration collectif.

Cet article expose ainsi une analyse de la parole des jeunes depuis laquelle il est possible de cerner la présence d'un procès de transmission au sein du groupe familial, que celui-ci s'exprime sous la forme d'un « passage », d'un rapport contrarié ou d'un désir de « rupture ». Certaines stratégies d'adaptation et de remaniement identitaire déployées par les participants sont mises de l'avant, afin d'illustrer le défi que pose le désir

¹ Je précise que l'étude a répondu à toutes les exigences éthiques normalement imposées aux recherches portant sur des sujets humains.

² Cette recherche ne s'inscrit pas en tous points dans les paramètres de la sociologie clinique, mais s'inspire grandement de son cadre empirique et théorique.

d'échapper aux solides chaînes de la transmission. Les rouages de l'identité héritée sont par conséquent mis en dialogue avec le projet de construction identitaire qui traverse le récit du « je » dans son inextricable relation au « nous » filial en fonction de ses multiples déterminations.

2. Méthodologie

Le groupe de parole sur lequel la réalisation de l'enquête de terrain a pris appui était composé de six jeunes, dont cinq assidus³. Ali, Yasmine, Isabelle, Malika, Leila et Samuel, tous âgés de 18 à 25 ans, ont été recrutés sur une base volontaire en réponse à la présentation du projet auprès des jeunes fréquentant la clinique « Drop-in » du réseau Access Esprits ouverts du CLSC de Parc Extension à Montréal⁴. Cette clinique s'inscrit dans le cadre d'un projet pancanadien d'intervention et de recherche visant à mieux répondre aux besoins des jeunes en termes de socialisation, mais aussi de soutien psychothérapeutique. Il s'agit d'un espace accueillant, ouvert à tous à raison de deux fois par semaine, offrant l'accès à des intervenants psychosociaux et à des activités informelles, tels des jeux de société, des ateliers d'art et de cuisine, des discussions en groupe, etc. Les motivations des jeunes à fréquenter ce lieu n'ont pas été explicitement questionnées, bien que les participants de ont tous affirmé y tirer certains bienfaits relationnels autant dans leurs rapports avec les autres usagers qu'avec les intervenants. Le projet de recherche « Mémoire filiale et héritage psychique » leur a été présenté sous la forme d'une invitation à partager des fragments de leur histoire familiale au sein d'un espace de narration groupal se voulant bienveillant et sécuritaire⁵.

Les rencontres se sont déroulées dans un local à proximité de celui de la clinique « Drop-in » autour d'une grande table où j'y ai joué le rôle d'animatrice en compagnie d'une assistante dont la fonction se résumait à consigner ses observations à propos de la dynamique groupale et l'expression non verbale des participants. L'usage de certains supports visuels, tels l'arbre généalogique, des photos et autres images ont rythmé le début des rencontres. À aucun moment les participants n'ont été poussés au dévoilement : les discussions en groupe se sont construites dans le respect de l'intimité, des non-dits et des silences de chacun. Aucune question n'a porté directement sur des expériences ou événements traumatiques, afin d'éviter de brusquer les confidences. En dépit de ces précautions et en raison du fait que le récit d'une histoire intime constitue un exercice exigeant sur le plan émotionnel, les participants ont à quelques reprises affiché des signes de fatigue ou d'embarras. Parfois, l'agacement était clairement exprimé, ce qui favorisait sa « métabolisation », alors qu'à d'autres moments il se révélait

³ Le projet prévoyait au départ la participation de huit jeunes. Bien que le nombre de participants puisse paraître faible, le récit de chacun a néanmoins contribué à éclairer la compréhension des mécanismes à l'étude.

⁴ Pour plus d'information sur les objectifs du programme ACCESS Esprits ouverts (2020). J'en profite pour remercier Cécile Rousseau et Emmanuelle Bolduc de m'avoir mis en relation avec les jeunes de cette clinique et d'avoir ainsi favorisé la réalisation de cette recherche.

⁵ La présentation de la méthodologie de cette étude est en grande partie reprise d'un article dans lequel j'expose le rôle des secrets et des non-dits dans la transmission filiale, et plus spécifiquement dans les rencontres avec le groupe de participants engagé dans cette recherche (Bordeleau-Payer, 2021).

de manière détournée, entre autres à travers la manifestation d'une nervosité. Nonobstant des compétences cognitives variées et la présence de vulnérabilités psychologiques chez les enquêtés, l'analyse du matériau recueilli n'a pas tenu compte des différents diagnostics psychopathologiques, afin d'éviter que ceux-ci n'orientent l'interprétation des récits recueillis.

Il convient par ailleurs de préciser que l'enquête n'avait aucune visée thérapeutique, bien qu'elle puisse avoir contribué à un cheminement psychologique positif chez certains membres du groupe, en raison de la proximité qu'entretient l'approche mobilisée avec le processus psychothérapeutique groupal. Le travail narratif, le travail du cadre et le travail du groupe ont effectivement pu participer à faire de cette recherche une expérience enrichissante pour certains jeunes. Samuel a par exemple évoqué l'effet salubre de la discussion et les bénéfices qu'il tirait du contexte groupal : *Moi, ça me fait sortir de ma bulle. Je suis toujours dans ma bulle chez nous.* Isabelle a toutefois souligné les affects négatifs que suscitait chez elle cet espace de narration : *Ça gâche un peu une fin de journée, pour moi. C'est important qu'on en parle, mais je t'avouerais que ça gâche une fin de journée, ça met un down.* Cela dit, l'ambition de la recherche était essentiellement analytique et réflexive, en ce sens qu'elle visait à observer, tel que mentionné, les mécanismes et les médiations au moyen desquels l'histoire et la mémoire familiales peuvent faire l'objet d'une transmission⁶.

Durant les cinq rencontres en groupe (à raison d'une fréquence d'une séance aux deux semaines), différents thèmes ont été abordés afin d'esquisser les grands traits de la trajectoire familiale des enquêtés, les dynamiques relationnelles à l'œuvre dans leurs rapports filiaux, de même que la présence de secrets et de non-dits dans leur héritage psychique. La recherche a permis d'appréhender la signification que les jeunes accordent à leur histoire familiale sans chercher à évaluer la nature ou la véracité des événements (intersubjectifs ou intrapsychiques), c'est-à-dire sans interroger la valeur d'objectivité de la trame narrative de chacun. En ce sens, la valeur accordée aux propos des participants s'est située dans le récit plutôt que dans les faits biographiques et leur chronologie. À partir de la retranscription des discussions, un travail d'analyse de la manière dont s'est exprimée la transmission a été effectué, de façon à proposer certaines avenues interprétatives à l'égard des liens entre héritage psychique, identité et répétition. La parole des jeunes a fait ressortir des schèmes généraux dans lesquels il a été possible de situer des éléments originaux soulignant à la fois le caractère générique et unique des trajectoires biographiques. Puisque les données empiriques ne parlent jamais d'elles-mêmes, l'activité analytique a pris appui sur un travail d'interprétation visant à dégager des catégories conceptualisantes. Ces dernières ont convergé vers la désignation substantive d'un phénomène psychique, à savoir celui du procès d'identification en fonction du rôle fondamental qu'il occupe dans la réception d'un héritage psychique

⁶ Les enjeux de transfert et de contre-transfert dans lesquels le chercheur est engagé ne font pas ici l'objet d'une analyse, bien que ceux-ci agissent « à son corps défendant ».

et dans la contagion affective⁷. La profondeur du sens des propos partagés par les participants n'a certainement pas été entièrement conceptualisée et une nouvelle interprétation révélerait sans doute des sens connotés, métaphoriques, non symbolisés omis ici, mais en dépit des limites de cette étude, les éléments présentés plus bas rendent compte d'une libre résonance conceptuelle se voulant au plus près de la narration et du vécu familial manifeste et/ou inconscient exprimés par les enquêtés. Le travail herméneutique mobilisé a contourné l'analyse psychanalytique conventionnelle renvoyant tout ce qui est dit à un second registre de lecture pour se fonder plutôt sur une analyse ouverte intégrant une dimension psychanalytique sous l'angle psychosocial (Paillé, 2021). À l'instar de l'herméneutique du soi de Johann Michel et de sa complémentarité avec la sociologie clinique (de Gaulejac, 2012), les segments de récits incorporés dans cette analyse jettent un éclairage sur le processus de subjectivation et de négociation identitaire, sans pour autant broser un portrait exhaustif de la trajectoire familiale des narrateurs ni prétendre à aucune représentativité statistique. Suivant l'arrimage entre sociologie et psychanalyse, formalisé par le cadre théorique de la sociologie clinique, l'articulation entre psychique et social déployée ici permet de réfléchir de manière conjointe le processus de socialisation à l'œuvre dans la sphère familiale et les facteurs intrapsychiques qui orientent les capacités d'agir du sujet (de Gaulejac, 1999). En somme, cette étude s'inscrit dans une quête de sens, une « explication de la vie significative » (Michel, 2012, p. 17) à partir d'un matériel empirique particulier et d'une sensibilité théorique spécifique.

3. La dialectique identitaire

La construction identitaire de tout un chacun suppose certainement un processus continu soumis à d'innombrables reconfigurations, lesquelles sont à penser en lien avec les diverses mutations socioculturelles que connaissent nos sociétés. Plusieurs auteurs contemporains (Ehrenberg, 1998; Martuccelli, 2002; Lasch, 2000) ont à cet égard montré comment le contexte actuel favorise, voire enjoint les individus à se définir sur le plan personnel à travers une quête de singularité et d'autonomie. La prise en considération de ces impératifs sociaux est certainement fondamentale et éclairante, cependant elle participe parfois à occulter une part importante du rôle qu'occupe la famille dans l'entreprise de façonnement identitaire au-delà de l'enfance et de l'adolescence. En effet, outre l'héritage familial compris en termes de capital symbolique et culturel prédisposant les individus à tels ou tels avenir, habitudes, goûts, orientations professionnelles selon une logique de reproduction sociale (Bourdieu, 1979), il importe d'apprécier l'importance que revêtent les legs familiaux à travers la manière dont ceux-ci s'inscrivent dans des déterminations psychosociologiques qui agissent sur la trajectoire sociale des individus tout au long de leur vie. Reconnaître ce rôle nous renvoie d'emblée au vieux débat cherchant à départager la nature de la culture, soit à des postures qui peuvent *a priori* verser autant dans un psychologisme que dans un

⁷ Afin d'éviter toute ambiguïté au sujet du concept d'identification, je précise qu'il est employé pour désigner « le processus central par lequel le sujet se constitue et se transforme en assimilant ou en s'appropriant, en des moments clés de son évolution, des aspects, attributs ou traits des êtres humains qui l'entourent » (Roudinesco et Plon, 2006, p. 495).

sociologisme en cherchant à épingleur d'un côté des déterminants génétiques et de l'autre, des déterminants sociaux. Or, si l'on considère « les fondements innés de l'acquis⁸ », c'est-à-dire le fait que le patrimoine biologique et le milieu socioculturel sont indissociables, puisque le dernier contribue à façonner le premier dès l'embryogenèse, il devient alors possible d'aborder la transmission familiale à l'aune d'un processus dialectique qui situe le sujet dans une filiation et une histoire desquels on ne peut l'extraire dès sa conception. Car si l'épigénétique, et en particulier le phénomène d'attrition, permet de mieux comprendre comment certaines connexions neuronales issues de l'expérience sont transmises d'une génération à l'autre, cette perspective bénéficierait à tenir également compte du procès au moyen duquel une expérience acquiert une signification pour l'individu, de façon à agir sur sa configuration neuronale (Pommier, 2007) et, de surcroît, sur son économie psychique. C'est pourquoi il importe d'aborder les petits et grands enfants en tant que dépositaires de l'histoire de leurs parents selon une chaîne de transmissions qui échappe communément à la conscience, mais dont on peut saisir certaines traces dans un héritage psychique, lequel se manifeste notamment dans la manière dont les sujets se racontent. De fait, tant dans la narration qu'en filigrane du récit de soi, il apparaît possible d'approcher, voire de rapprocher un « je » souffrant ou résilient dans son rapport à un « nous » filial : un « nous » depuis lequel le sujet a émergé et qui lui confère une position généalogique inaliénable (de Gaulejac, 1999). La généalogie ne fait pas qu'assigner une place au sujet, elle institue une part fondamentale de sa subjectivité individuelle en fonction d'une temporalité sociale; c'est d'ailleurs en ce sens que la famille et son histoire peuvent être abordées comme facteurs déterminants de la structure profonde de la personnalité à l'aune d'une conception psychosociologique.

Si la transmission filiale, qu'elle soit de type patrilinéaire ou matrilinéaire, se donne à voir selon différentes modalités, elle peut néanmoins être catégorisée en fonction de deux catégories principales, à savoir la transmission transgénérationnelle et la transmission intergénérationnelle. La première se distingue de la seconde essentiellement par le fait qu'elle n'implique pas de contacts directs entre les générations, c'est-à-dire qu'elle se joue à distance. Elle affecte les descendants en empruntant généralement les voies du langage (interdit, non-dits, secrets, etc.) et peut être identifiée, voire appréhendée au moyen de la reconstruction d'une mémoire, par exemple dans le cadre d'une démarche psychothérapeutique⁹. Bien que ce mode de transmission soit difficilement saisissable par ses héritiers, il n'en demeure pas moins constitutif de l'identité personnelle :

⁸ Je reprends ici le titre d'un article de Golse (2003) dont la référence complète figure en bibliographie et qui rend bien compte de l'imbrication indissociable entre la nature et la culture.

⁹ Anne Ancelin-Schützenberger a consacré de nombreuses études à l'exploration des tenants et aboutissants de cette forme de transmission par le biais d'une clinique de la psychogénéalogie. À ce sujet, voir notamment : Ancelin-Schützenberger (2015).

La transmission transgénérationnelle semble bien trouver sa « raison d'être » dans le fait qu'elle permet d'installer la personne dans un creuset d'individuation prenant en compte les expériences passées de la lignée familiale. Ceci relève du principe même d'héritage : est donnée ainsi à la personne l'économie de nombreuses expériences expérientielles humaines. Lui est transmis ce que la lignée a vécu, compris, engrammé, résolu sur le plan émotionnel, pour vivre au mieux en ce monde; ce monde de relations interhumaines affectives qui a été aussi celui de ses ascendants. (Revardel, 2003, p. 239)

Les aspects positifs de la transmission transgénérationnelle sont nombreux et ils participent de l'héritage d'un savoir-faire et d'un savoir-être. Toutefois, les manquements, les échecs et les traumatismes peuvent également faire l'objet d'une transmission. Dans ces derniers cas de figure, les individus deviennent à leur insu les dépositaires des tourments de leurs ascendants en portant en eux des « événements biographiques non vécus » (Michel, 2012) ou pour le dire autrement, une « postmémoire » (Hirsch, 2012). La réception de ces legs s'incorpore alors aux subjectivations en s'inscrivant dans une mémoire du corps difficilement accessible à la conscience : « Car si le corps oublie peu, si tout s'y inscrit, s'il est mémoire, cette mémoire reste sans doute la plus inaccessible, la plus difficile à toucher, à retrouver, et surtout à conscientiser » (Muxel, 1993, p. 117).

En revanche, la transmission intergénérationnelle advient au moyen de contacts entre les générations (parents et enfants principalement) en empruntant les voies de la communication verbale et non verbale (Golse, 2003). Elle se donne plus facilement à voir et à entendre dans les divers modes d'expression dont le récit de vie, en raison du fait qu'elle repose souvent sur des représentations symboliques partagées.

Les jeunes rencontrés dans le cadre de cette étude proviennent de famille ayant connu des parcours éprouvants, potentiellement traumatiques; ils portent en eux un héritage psychique duquel l'analyse n'a pas cherché à distinguer la part innée de la part acquise, ni même à déterminer le mode précis de transmission. L'analyse a toutefois identifié les signes d'une souffrance psychique chez tous les participants et celle-ci est apparue plus marquée que chez une jeunesse désorientée, en perte de repères et de liens communautaires en raison du contexte sociétal et des aléas de l'entrée dans la vie adulte. La quête d'affirmation de soi dont les jeunes participants ont témoigné n'a effectivement pas semblé typique d'une réponse à l'injonction sociale de singularisation; elle s'est plutôt manifestée comme une stratégie visant à s'extraire ou à conjuguer avec la reproduction d'une souffrance issue d'un héritage familial. Il sera d'ailleurs possible d'observer, dans ce qui suit, comment le questionnement vital et les enjeux de différenciation exprimés dans le récit des jeunes témoignent d'une construction identitaire mise à l'épreuve ou renforcée par des facteurs de transmission, voire d'imitation sous forme de contagion affective¹⁰.

¹⁰ Les citations présentées plus bas demeurent au plus près de la parole des sujets; elles ont été retouchées uniquement lorsqu'une erreur syntaxique ou grammaticale nuisait à la bonne compréhension du propos.

La parole de Malika, une jeune participante originaire du Bangladesh ayant tout juste atteint la majorité et ayant récemment quitté le foyer familial en raison d'un climat toxique est à cet effet évocatrice. En décrivant une mère aux humeurs imprévisibles et un père hautement explosif, Malika souligne, dans le contexte d'une discussion sur les modèles identificatoires, la difficulté qu'elle rencontre à départager son héritage psychique de son identité singulière. Affichant une forte personnalité et un rapport réflexif à l'endroit de son histoire familiale, elle affirme sur un ton assuré :

Je suis dépressive. Tu grandis et tu apprends, ce n'est pas juste que tu as les mêmes gènes que tes parents, tu apprends les mêmes comportements inconsciemment; elle ne mangeait pas, alors moi non plus je ne mange pas. Là je me force parce que je me dis ok là je prends soin de moi, mais ce que je veux dire c'est que ce soit génétiquement ou à cause de ce que j'ai vécu ou en apprenant ou en la regardant. Mais en même temps, ce n'est pas juste en apprenant comment elle fait, même si elle n'était pas dépressive, en la regardant, tout ce qu'elle fait, il y a de quoi rendre quelqu'un dépressif. Alors ce n'est pas juste, je fais une déprime ou je suis triste quand je suis à la maison, c'est rendu que je suis plus sensible au stress et n'importe quoi peut faire que je vais penser à des choses pas très jolies.

Parmi les mécanismes à l'œuvre dans la transmission d'un héritage psychique, le rapport d'identification apparaît fondamental, puisqu'il se situe au cœur du développement identitaire à travers des liens d'appartenance et de différenciation. Le procès d'identification constitue en effet le socle de la vie psychique et est intrinsèquement engagé dans la reproduction de certains traits des modèles familiaux, que ces traits soient bons ou mauvais, c'est-à-dire qu'ils soient plaisants ou souffrants pour celui qui les reproduit. Ainsi, lorsque le jeune sujet intériorise les modes d'être et de faire des modèles (parentaux), il ne distingue pas les attitudes positives des attitudes négatives; il calque son identité sur ces derniers, entre autres en imitant leurs comportements. Qui plus est, lorsque le modèle est psychiquement blessé, sa souffrance, bien que non symbolisée sur le plan langagier, détient le pouvoir d'orienter la construction identitaire de l'enfant. Dans de telles conditions, l'identification peut prendre la forme d'une « imitation régressive », soit la reproduction de certains traits ou comportements du modèle idéalisé, mais en tant que mécanisme de défense, c'est-à-dire comme modalité de préservation de l'idéal du moi à l'endroit d'un conflit interne généré par l'introjection de l'autre « souffrant » (Bordeleau-Payer, 2017). Au moyen d'une introjection matérialisée dans une « imitation régressive », l'enfant incorpore une souffrance liée à des événements de l'histoire familiale, malgré le fait que ce qui est transmis soit *a priori* dénié, mal intégré ou simplement non symbolisé. Suivant ce procès d'introjection et d'incorporation, l'héritage psychique advient davantage sur la base d'une répétition négative plutôt qu'à l'instar d'une réappropriation positive. Les études sur la transmission de la maltraitance sont à cet effet évocatrices (Lahaye, Pourtois et Desmet, 2007). En dépit de leur caractère réconfortants ou souffrants, les symptômes agissent alors, tel que l'illustre bien Malika, à titre de liant : ils lient les générations entre elles dans le « comme-un ». Malika se

présente comme étant proche et semblable à sa mère par le biais d'un mode d'être mélancolique et d'un certain comportement, en l'occurrence ici l'incorporation d'un rapport à la nourriture. La reproduction des modes d'être et de faire s'inscrit subtilement et progressivement dans la personnalité, de façon à créer, tel que le mentionne Anne Muxel (1993), un *corps mimésis* :

La transmission se fait au travers du côtoiement des corps au jour le jour, par imprégnation des comportements les plus ordinaires comme les plus singuliers, soumis au regard de l'enfant pendant des années. Ce lent travail de familiarisation des usages corporels inscrit au plus profond une gestuelle et un rapport au corps qui va rendre semblable. (p. 130)

Dans la même veine, mais suivant une autre inflexion, Yasmine, une jeune femme d'origine libanaise à la personnalité imposante et vivant au sein d'un foyer familial en apparence uni, mentionne que son père représente pour elle un modèle à suivre. Elle s'identifie à lui à travers la résilience dont il a fait preuve dans son parcours migratoire et professionnel, mais révèle toutefois qu'elle s'inscrit en « opposition » à une mère qu'elle perçoit comme étant vulnérable :

Mon père c'est mon modèle [...] il est toujours à côté de moi, il est tellement fort cet homme-là. Et encore, il est tellement gentil avec nous. [...] La personnalité c'est nous qui la choisissons. Quand j'aime la personnalité d'une personne, que je voie qu'elle est forte, je prends sa personnalité. Comme mon père, c'est lui qui prend les décisions et moi je suis comme lui. Ma mère elle est tellement gentille, moi je n'aime pas être comme ça. Elle est tellement « cute » et calme et moi je n'aime pas être comme ça.

L'idéalisation à l'œuvre dans le rapport au modèle identificatoire de Yasmine participe manifestement de la construction d'un amour-propre et d'une identité résiliente à l'instar d'un père ayant su faire face, avec force et courage, à un parcours de vie qu'elle relate comme ayant été parsemé d'épreuves. Bien que l'identification au modèle parental soit dans la majorité des cas positivement structurante, il importe de souligner qu'elle peut parfois se présenter comme un mode de défense face à un objet « souffrant », afin de maintenir un état intérieur agréable et éviter un clivage du moi. Ce rapport conflictuel, auquel la psyché répond par une adhésion identificatoire à l'autre, implique d'abord la reconnaissance d'un certain degré de différenciation entre les représentations du soi et les représentations de l'altérité, et se rapproche ainsi, dans un mouvement inversé, du mécanisme de projection comme mode de défense¹¹. Une des participantes témoigne bien de ce rapport en décrivant un lien identificatoire à une mère à qui on a retiré la garde de son enfant en raison fort probablement de négligence

¹¹ Je définis ici la projection selon les termes de Sandler (1991) : « La projection consiste en une attribution de parties de la représentation de soi à une représentation d'objet [...] [elle] est une défense qui concerne avant tout les relations d'objets » (p. 50 et 54).

parentale¹². De fait, Isabelle, une jeune femme de 18 ans d'origine québécoise ayant récemment quitté son foyer d'accueil et se trouvant en quête d'orientation professionnelle au moment des rencontres soutient avec conviction :

Moi, mon modèle à suivre c'est ma mère parce que ma mère elle a toujours été une personne généreuse. Pour elle, tout le monde passait avant tout le monde, elle était la dernière. Elle donnait beaucoup de son cœur et de son temps. Alors moi, si j'ai un modèle à suivre c'est ma mère. C'est officiel, même c'est non négociable, c'est vraiment ma mère. Je tiens à préciser que moi mes parents, ils sont décédés, ma mère et mon père, alors c'est sûr que si c'est des questions autour de la famille, je vais beaucoup choisir ma mère parce que c'est ma mère, c'est mon coup de cœur, c'est mon trésor, c'est ma pierre précieuse, c'est mon porte-bonheur, c'est ma chance.

L'identification au modèle souffrant apparaît ici clairement comme modalité de préservation de l'idéal du moi à travers une fonction protectrice permettant néanmoins de conserver une distance fondamentale entre soi et l'autre.

En revanche, le surinvestissement du lien dans un rapport fusionnel témoigne d'une indistinction entre le sujet et la figure parentale. Lorsque cette indistinction persiste au-delà d'un certain stade de développement, elle peut non seulement entraver le développement de l'autonomie, mais participer d'un lien insécure ou culpabilisant. Ali, un jeune homme de 23 ans né au Québec de parents d'origine algérienne, engagé dans des études au collégial et résidant avec sa mère et sa sœur mentionne que son modèle est définitivement sa mère et qu'il ne pourrait vivre sans elle :

Elle m'a porté pendant neuf mois, elle m'a allaité, elle m'a nourri, elle m'a logé. Malgré toutes les difficultés qu'on a eues, elle a toujours été là pour moi, elle m'a toujours supporté, malgré toutes les misères qu'il y a eu, surtout durant mon adolescence. On a eu des problèmes familiaux, mais on est passé par-dessus. Et elle a toujours été là pour moi et je sais que notre relation est symbiotique dans le sens qu'on est très attachés l'un à l'autre. [...] Si je perds ma mère, je vais devenir fou!

Nonobstant l'état de dépendance exprimé dans cette dernière affirmation, Ali parle à maintes reprises de sa relation avec son père, du désir qu'il avait lorsqu'il était plus jeune d'aller vivre avec lui à la suite de la séparation de ses parents. Autant Ali décrit la relation à sa mère comme « vitale », autant il laisse entendre qu'il a cherché à échapper à une relation trop intense, voire envahissante. Certes, il n'a pas été possible d'interroger le fond relationnel et le sédiment historique des générations précédentes que lui a légués sa mère, mais le récit d'Ali a toutefois témoigné du fait que sa mère a été victime d'un syndrome post-traumatique après son exil de l'Algérie. La guerre qui sévissait au moment

¹² Je précise qu'il s'agit ici d'une hypothèse que je formule à la lumière du récit d'Isabelle, bien que cette participante n'ait jamais explicitement mentionné les raisons de son « retrait » du foyer familial et de son « placement » au sein d'une famille d'accueil.

où elle a quitté son pays d'origine, seule avec ses deux filles en bas âge, l'a forcée à émigrer dans des conditions d'extrême précarité et de grande vulnérabilité émotionnelle. Poursuivant la discussion à propos des traits de personnalité qu'il partage avec ses parents, Ali évoque le fait que la contagion d'un comportement ou d'un tempérament peut potentiellement se déployer de manière réciproque, brouillant ainsi les frontières de l'ordre de la transmission :

J'ai un tempérament quand même doux, je tiens ça de ma mère et la générosité, je tiens ça de mon père. J'ai hérité le côté un peu TDAH de ma mère. Parce que ma mère des fois elle perd des affaires, elle a de la misère à se concentrer, des trucs de même et moi je suis un peu ça : j'ai hérité un peu ça de ma mère. Je ne sais pas si c'est moi qui a hérité ça de ma mère ou ma mère a hérité ça de moi. [...] C'est symbiotique un peu la relation que j'ai avec ma mère, c'est symbiotique aussi avec la famille, avec mes sœurs. Surtout avec ma mère, quand je ne vais pas bien, ma mère elle devient pas bien aussi et c'est pour ça aussi que des fois je camoufle.

Certains contextes familiaux et dynamiques relationnelles peuvent aussi laisser les descendants devant un vide identificatoire : ni la souffrance ni la résilience n'agissent comme liant, de sorte que la transmission apparaît court-circuitée. Le sujet se voit alors contraint à investir des modèles identificatoires à l'extérieur de la cellule familiale, afin de construire des liens affectifs essentiels à l'aménagement de son amour-propre. Le récit de Samuel, un jeune homme de 24 ans d'origine vietnamienne, passionné par le dessin et vivant avec son père biologique, sa belle-mère et ses deux demi-sœurs, rend bien compte d'un surinvestissement des relations amicales en réponse à une absence d'identification à un modèle filial : *Moi, je n'ai pas vraiment de personnes dans ma famille que je peux admirer. J'ai peut-être ma meilleure amie qui m'aide souvent dans mes problèmes. [...] Elle m'aide à prendre les bonnes décisions.* Au moment d'exposer au groupe son arbre généalogique, Samuel choisit plutôt de présenter ses amis; il soutient que ces derniers occupent une place plus importante dans sa vie, car le décès de sa mère l'a isolé du reste de sa famille dès l'âge de 4 ans. En réponse également à une question posée aux participants les invitant à raconter un souvenir qui a marqué leur histoire familiale, Samuel me pose la question suivante : *Est-ce que ça peut être la première journée où j'ai rencontré ma meilleure amie que je considère comme de la famille?* L'identité, comme assise psychique à partir de laquelle il est possible de saisir son origine et sa place dans le monde, se manifeste ici dans ce moment structurant où Samuel s'est senti reconnu dans une relation réciproque investie affectivement. Les liens familiaux sont souvent évoqués par Samuel à travers l'expression d'un manque de considération et de reconnaissance à son égard : *Depuis le décès de ma mère, ma tante et ma cousine n'ont jamais arrêté de me rabaisser. Ils disent que je n'ai pas de cœur.* Le désinvestissement des liens familiaux évite à Samuel de se positionner dans une lignée le privant de la reconnaissance nécessaire à l'édification d'une identité viable tout en lui permettant d'investir fortement des relations amicales favorisant un sentiment

d'appartenance. Samuel souligne au surplus que c'est à l'image de sa mère qu'il prend soin de ses amitiés :

Ma mère, elle était toujours gentille et on peut dire qu'elle cares souvent pour ses amis et sa famille. Elle prend soin de ses amis comme moi je prends soin de mes amis le plus possible. Je vais souvent les voir pour voir qu'est-ce qui se passe ou les cheer up.

Dans un autre ordre d'idées, mais suivant l'expression d'une contagion affective, tous les participants ont affirmé avoir un père colérique et être eux-mêmes sujets à des débordements émotifs. Difficile de dire si les pères s'affichent comme étant plus explosifs en raison d'un patrimoine génétique, d'un héritage culturel propre à la construction d'un idéal masculin ou en réponse à un parcours de vie difficile, mais au-delà de la nature innée ou acquise de ce trait de caractère, les pères des jeunes enquêtés sont décrits comme des modèles « orageux » ayant transmis ce trait de caractère. Leila, une jeune femme de 18 ans d'origine marocaine arrivée récemment seule au pays pour poursuivre ses études et occupant une place bien discrète au sein du groupe, mentionne pour sa part que l'expression des émotions est laborieuse dans sa famille :

Mes parents ils cachent leurs émotions comme tout le temps, surtout mon père, il est vraiment bon : tu ne peux pas dire s'il est triste ou heureux, il est toujours neutre. Je pense que la colère c'est le seul sentiment qu'il exprime et parfois la fierté, mais pas beaucoup. Ma mère, elle essaie de ne pas exprimer ses émotions surtout quand elle est triste, mais she fails. I notice when she's not feeling ok. Je pense qu'elle fait ça that way so she won't have to lie and that way we won't worry about her.

À l'instar de ses parents, Leila n'affiche pas ses émotions au sein du groupe, son récit se donne à entendre sur un ton plutôt apathique. Malika joint sa voix à celle du groupe en questionnant les raisons d'une inclinaison aux réactions colériques chez les pères : *Je me demande pourquoi c'est toujours les papas qui sont colériques, qu'est-ce qui fait ça? Est-ce parce qu'ils n'ont pas le droit de montrer qu'ils ont des sentiments qu'ils le ressortent contre leur famille?* Quant aux autres participants, ils expriment tour à tour le désir de côtoyer un père plus pacifique, de même que la difficulté qu'ils éprouvent à se dégager de leur propre propension aux réactions excessives.

Enfin, au-delà des différents schémas identificatoires esquissés ici, il apparait clairement que les transmissions filiales laissent place autant à des formes de « liaison » que de « déliaison » porteuses de contagion affective. Cela dit, lorsqu'il y a une prise de conscience de la répétition à l'œuvre et de ses mécanismes sous-jacents, il devient alors plus aisé de se libérer du poids d'un héritage psychique et psychosomatique non choisi. L'interrogation sur les liens filiaux et l'émergence de prises de conscience peuvent effectivement favoriser la transition d'un « modèle d'identification » vers un « modèle de l'expérimentation » ouvrant ainsi la voie au façonnement de soi à travers un bricolage identitaire inspiré d'expériences singulières et de la reconnaissance de ses particularités

individuelles¹³. Cependant, le travail d'archéologie de la mémoire peut être entravé, car les rouages de la répétition ne sont pas toujours accessibles, entre autres parce que la chaîne d'identifications peut remonter loin dans la lignée et aussi parce que d'autres mécanismes peuvent être engagés tels les secrets de famille, les non-dits et les silences.

Échapper aux solides chaînes de la transmission non choisie n'est pas un processus aisé ni toujours souhaitable, mais lorsque le sujet est dépositaire des tourments de ses ascendants et que la souffrance se fait écrasante, il devient parfois impératif de développer des stratégies de négociation entre une identité héritée et une identité choisie, entre un déterminisme social et la création de soi. Mais, tel que le souligne de Gaulejac (1999), pour sortir de la répétition, le sujet doit s'ouvrir à d'autres possibles.

4. La transmission : entre répétition et rupture

Afin de sonder les stratégies de négociations identitaires développées par les jeunes rencontrés, ces derniers ont été interrogés sur leur projet familial futur. La manière dont les individus se projettent dans un avenir rêvé peut effectivement aider à discerner ce qu'ils entendent (consciemment ou inconsciemment) reproduire, écarter et transformer. La réponse de chacun s'est révélée fort éclairante dans la mesure où elle s'est inscrite en cohérence avec la dynamique identificatoire d'ores et déjà partagée avec le groupe.

Le désir d'interrompre la chaîne de transmissions est énoncé ouvertement et sans ambiguïté par Malika : *Je ne veux pas faire subir, je ne veux pas possiblement faire subir ce que j'ai vécu à mes peut-être enfants, donc je préférerais ne pas en avoir*. Tout au long des rencontres en groupe, Malika témoigne d'un désir de se défaire d'un héritage non choisi et surtout de s'émanciper des liens souffrants qu'elle entretient avec ses parents. Elle soutient sans réserve : *Quand mes parents apparaissent dans mon monde, c'est difficile...* Pourtant, le choix de prendre ses distances lui apparaît lourd à assumer, il est chargé de culpabilité et d'ambivalence :

Je prenais soin d'eux, et là, à chaque fois que je retourne à la maison, comme là, ce soir, le frigo va être rempli de pourriture ou il va n'y avoir absolument rien de cuisiné. Ça va être le bordel et I feel mentally tired. Et en même temps justement, je suis partie de la maison donc je n'ai pas besoin de faire le ménage, mais on dirait que dans ma tête c'est coincé, que je dois le faire. Et aussi dans un sens de loyauté comme si oui maintenant je n'ai pas nécessairement beaucoup d'argent, je n'ai pas les moyens, mais si plus tard j'ai un meilleur income, je vais acheter des trucs plus cher pour montrer à ma mère que je suis là. [...] Je ne veux pas couper les liens. J'ai peur sinon qu'ils pensent que je ne les aime plus, que je ne veux plus les voir ou peut-être qu'eux ils m'abandonnent. En même temps, oui move on, je ne suis plus là, mais aussi oubliez-moi pas complètement. I want them to be well and happy, but also a little bit sad.

¹³ Je reprends ici la théorisation de cette transition à Olivier Galland (1991) et sa *Sociologie de la jeunesse*. Si pour cet auteur, cette transition témoigne des métamorphoses sociétales et générationnelles, je pense qu'elle peut également attester d'une libération identitaire issue d'un processus réflexif.

Ali formule pour sa part le souhait de prolonger le quotidien fusionnel à trois qu'il partage actuellement avec sa mère et sa sœur en se projetant dans le modèle suivant : *Ma famille ce serait une femme et un enfant.* Ce dessein est présenté sans aucune hésitation comme s'il s'agissait d'une évidence. Il évoque également le désir d'agir à l'image de son père, mais en atténuant son caractère colérique : *Je reproduirais un peu ce que mon père faisait, le papa cool, ça je le garderais toujours et ce que je ne reproduirais pas de mon père c'est un peu sa colère. Il a le droit d'être en colère, mais pas toujours trop en colère. Mon père il était aussi pacifique, mais je voudrais l'être un peu plus.* Samuel aspire à partager sa vie avec un amoureux et à avoir des enfants dont la famille immédiate serait, conformément à la reconfiguration de son arbre généalogique, composée de ses amis : *ma meilleure amie serait leur tante, mes deux amis, qui vont bientôt avoir un enfant, seraient les oncle et tante et leur enfant serait leur cousin.*

Leila affirme, quant à elle, l'ambition de se réaliser professionnellement sans avoir à conjuguer avec des liens potentiels souffrants et en se construisant une identité en relation avec une communauté choisie plutôt qu'imposée :

Moi je ne veux vraiment pas avoir une famille. C'est plus la communauté; j'aimerais vraiment vivre dans une communauté où il n'y a pas de sexisme, de racisme, d'homophobie. [...] Je préfère rester seule, avec personne. Être seule et moi j'aime l'astronomie, alors rester seule et faire des recherches scientifiques.

Les aspirations d'Isabelle n'ont pu être entendues, puisqu'elle a quitté le groupe avant la dernière séance évoquant la charge émotionnelle trop grande que les discussions suscitaient chez elle. Le récit d'une mémoire et d'une histoire familiale constitue une modalité de dévoilement de soi, une manière d'apparaître face aux autres, mais aussi une façon parfois douloureuse d'entrer en relation avec soi. C'est en se racontant que l'on se découvre et certaines zones d'ombre sont définitivement plus difficiles que d'autres à appréhender et à partager. Cela dit, l'héritage d'une mémoire ne doit pas être réduit à quelque chose de subi négativement de manière immuable : « Son sens et sa reconfiguration dépendent de ce que les descendants parviennent à en faire. L'héritage se présente alors comme un procès qui s'incorpore aux subjectivations » (Michel, 2012, p. 77). Les legs familiaux invitent sans cesse à un travail d'arrangement, d'agencement et de reconfiguration dynamique inscrits dans une identité en remaniement continu.

Si les constructions narratives ne sont ni fixes ni immuables, elles ont néanmoins le pouvoir de situer le sujet dans un espace-temps, de façon à lui assigner certaines coordonnées sociales et orienter le sentiment de soi, voire de confondre ce dernier avec une certaine trame narrative. En effet, en objectivant un vécu, le récit produit un rapport réflexif à une histoire et infléchit ainsi le processus de subjectivation. Tel que mis en évidence par le concept ricoeurien de l'identité narrative, l'individu est un être de narration et le récit de soi ne se réduit aucunement à un outil de reconnaissance sociale, il est un instrument de façonnement identitaire. En envisageant l'identité personnelle principalement sur le mode narratif, non seulement il devient possible de dépasser une

certaine dichotomie entre objectivité et subjectivité, afin de chercher à « faire du sens » dans le sens désiré, puisqu'une histoire n'a pas d'autre sens que celui qu'on lui attribue (Michel, 2012). Par conséquent, au-delà des faits et de leur valeur d'objectivité, le sens subjectif accordé par le narrateur est toujours partie prenante d'un récit en devenir et porteur d'une identité narrative.

Pour s'inscrire dans la problématique du lien filial, c'est-à-dire se concevoir sur le plan identitaire dans une position généalogique, le sujet doit être en mesure de s'appréhender à travers un récit qui lui donne accès à une certaine cohérence interne. Les différents arrangements narratifs proposés par les participants de cette enquête ont certainement témoigné de l'héritage d'un « nous » familial, un « nous » avec lequel ils conjuguent chacun à leur façon dans une quête de reconnaissance identitaire et un désir d'émancipation face à certains legs douloureux.

5. Conclusion

Les jeunes rencontrés se sont prêtés à l'exercice de mise en récit de leur « mémoire filiale et de leur héritage psychique » avec l'apparence d'une grande authenticité, de même qu'avec beaucoup de générosité. La recherche avec les jeunes comporte communément quelques défis dont ceux liés principalement au recrutement et à la fidélisation de leur participation. C'est pourquoi l'accès au récit spontané de la trajectoire biographique et familiale de ces adultes en devenir constitue un matériau difficile à recueillir et d'autant plus précieux, à la fois dans ce qu'il révèle sur la manière dont une génération se raconte, dont elle conjugue avec l'intrigue de son existence passée et présente que sur les mécanismes psychiques examinés ici.

L'analyse du récit de vie comporte forcément des écueils méthodologiques, mais puisqu'il n'y a jamais de vérité close et définitive sur le sujet et que les préjugés, préconceptions, contretransferts et limites interprétatives du chercheur sont en partie inévitables, mieux vaut tenter de les intégrer en considérant cette proposition interprétative pour ce qu'elle est, à savoir un regard sur la réalité : une réalité accessible par le biais de diverses mises en récit et dont la signification est appelée à se transformer. C'est donc parce que le sens est soumis à d'incessants remaniements que le lien entre le présent et le passé porté par les différents récits n'est jamais figé. La parole des participants a mis en lumière certains déchirements intérieurs suscités par l'ambivalence entre la loyauté familiale et le désir d'émancipation, mais elle a surtout montré comment différentes stratégies d'adaptation identitaire sont déployées dans l'expression individuelle, afin de devenir soi à travers ses différences et ses ressemblances.

Cette recherche a en outre éclairé comment l'identification au modèle parental se traduit couramment par une imitation, que celle-ci s'inscrive dans une reproduction souhaitée ou dans une reproduction involontaire. La répétition, la reproduction du modèle fait lien : lien qui unit les générations entre elles dans un « comme-un » incorporé dans un espace-temps singulier. L'imitation apparaît en ce sens comme un concept porteur pour appréhender les dynamiques relationnelles-filiales intergénérationnelles et transgénérationnelles. De plus, par-delà la nature intentionnelle ou non intentionnelle de la transmission filiale, les mécanismes de réception engagés

par les héritiers se sont révélés du même ordre, c'est-à-dire qu'ils sont apparus soit inaccessibles à leur conscience, soit enkystés dans une histoire qui demande une (re)conquête à travers un travail d'élaboration personnelle. Bien que cette élaboration ne puisse s'effectuer à l'extérieur des sentiers de la symbolisation, elle peut néanmoins emprunter d'autres voies de représentation que celle du récit. De fait, l'expression d'un héritage psychique et d'une mémoire familiale ne se limite aucunement au registre narratif-discursif. L'inconscient se fait d'ailleurs souvent fort « parlant » par la voie du corps. Le *corps mimésis* révèle les impératifs généalogiques au carrefour des registres intersubjectif et intrapsychique et en ce sens, l'examen de cette dimension incarnée mériterait sans aucun doute d'être davantage approfondi. L'apport de cette étude réside justement dans l'ouverture qu'elle propose à l'égard d'une prise en considération du rôle de l'inconscient dans les dynamiques filiales, les transmissions psychiques et le travail d'incorporation, et ce, à l'aune d'une perspective psychosociologique et d'une approche dialectique permettant d'articuler la part d'un déterminisme social avec le pouvoir d'action (agentivité) des sujets au sein du procès de construction identitaire.

Cette enquête exploratoire gagnerait maintenant à être prolongée en donnant la parole à deux niveaux générationnels, afin de remonter la chaîne de la transmission. En plus d'interroger un groupe de jeunes sur son histoire familiale, il serait pertinent d'effectuer en parallèle le même exercice avec un groupe constitué de leurs parents. Ceci permettrait d'approfondir l'étude des dynamiques relationnelles intergénérationnelles, mais aussi transgénérationnelles pour tenter de repérer les signes d'une porosité corporelle qui dépassent le contact direct avec un héritage filial, car tel que le souligne Muxel (1993) « le corps-à-corps familial se vit au-delà d'une seule génération » (p. 140). Le « nous » familial et sa mémoire seraient ainsi investigués au regard des rapports mimétiques qui excèdent la conscience individuelle, mais qui s'inscrivent néanmoins dans la chair filiale. Entre descendances et ascendances, il s'agirait dès lors de poursuivre l'exploration des diverses facettes de l'inscription généalogique en élargissant l'horizon d'observation de l'héritage familial en fonction de sa mise en jeu corporelle.

Bibliographie

- ACCESS Esprits ouverts (2020). *Améliorer la santé mentale chez les jeunes*. En ligne : <https://accessopenminds.ca/fr/>
- Ancelin-Schützenberger, A. (2015). *Aie, mes aïeux!* Paris : Éditions Desclée de Brouwer.
- Becker, D. et M. Diaz (1998). The social process and the transgenerational transmission of trauma in Chili. In Y. Danieli (dir.), *International Handbook of Multigenerational Legacies of Trauma* (p. 435-445). New York: Plenum Publishing Corporation.
- Bertaux, D. (2016). *Le récit de vie*. Paris : Éditions Armand Colin.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction, critique sociale du jugement*. Paris : Les Éditions de minuit.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Les Éditions de Minuit.

- Bordeleau-Payer, M.-L. (2017). *Le concept d'imitation en sociologie : de la reproduction à la création du sujet social*. Thèse de doctorat en sociologie, Université du Québec à Montréal.
- Bordeleau-Payer, M.-L. (2021). La transmission psychique au prisme des silences et des non-dits, *Revue des sciences sociales*, 6, 106-115.
- Danieli, Y. (dir.) (1998). *International Handbook of Multigenerational Legacies of Trauma*. New York: Plenum Publishing Corporation.
- Danieli, Y. (2007). Assessing Trauma Across Cultures from a Multigenerational Perspective. In J. P. Wilson et C. So-Kum Tang (dir.), *Cross-Cultural Assessment of Psychological Trauma and PTSD* (p. 65-89). New York: Springer.
- de Gaulejac, V. (1999). *L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*. Paris : Éditions Desclée de Brouwer.
- de Gaulejac, V. (2012). Préface. In J. Michel, *Sociologie du soi. Essai d'herméneutique appliquée* (p. 11-14). Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Durkheim, É. (2000). *Éducation et sociologie*. Paris : Presses universitaires de France (Ouvrage original publié en 1922).
- Ehrenberg, A. (1998). *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Galland, O. (1991). *Sociologie de la jeunesse*. Paris : Éditions Armand Colin.
- Golse, B. (2003). Transmettre la transmission : un point commun aux différentes thérapies conjointes parents-enfant. In J. Ain (dir.), *Transmissions. Liens et filiations, secrets et répétitions* (p. 203-2019). Toulouse : Éditions Érès.
- Hirsch, M. (2012). *The Generation of Postmemory. Writing and Visual Culture After the Holocaust*. New York: Columbia University Press.
- Kellermann, N. (2008). Transmitted Holocaust Trauma: Curse or Legacy? The Aggravating and Mitigating Factors of Holocaust Transmission, *The Israel Journal of Psychiatry and Related Science*, 45 (4), 263-271.
- Lahaye, W., J.-P. Pourtois et H. Desmet (2007). *Transmettre d'une génération à l'autre*. Paris : Presses universitaires de France.
- Lasch, C. (2000). *La culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances* (Trad. par M. Landa). Paris : Éditions Climats (Ouvrage original publié en 1979).
- Lebovici, S. (1983). *Le nourrisson, la mère et le psychanalyste : Les interactions précoces*. Paris : Le Centurion.
- Lefebvre, A. (2013). Les familles, une histoire d'ombres et de secrets. L'éclairage projectif sur la filiation, *Le Carnet PSY*, 2 (169), 41-43.
- Martuccelli, D. (2002). *Grammaires de l'individu*. Paris : Éditions Gallimard.

- Mead, G. H. (2006). *L'esprit, le soi et la société* (Trad. par D. Cefai et L. Quéré). Paris : Presses universitaires de France (Ouvrage original publié en 1934).
- Michel, J. (2012). *Sociologie du soi. Essai d'herméneutique appliquée*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Muxel, A. (1993). *Individu et mémoire familiale*. Paris : Éditions Hachette.
- Paillé, P. (2021). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Éditions Armand Colin.
- Piaget, J. (1968). *La formation du symbole chez l'enfant*. Neuchâtel : Éditions Delachaux et Nestlé.
- Pommier, G. (2007). *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*. Paris : Éditions Flammarion.
- Revardel, J.-L. (2003). L'être intemporel et le chemin de la vie. Approche haptonomique. *In J. Aïn (dir.), Transmissions. Liens et filiations, secrets et répétitions* (p. 237-256). Toulouse : Éditions Érès.
- Roudinesco, E. et M. Plon (2006). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris : Éditions Fayard.
- Rousseau, C. et A. Drapeau (1998). The impact of culture on the transmission of trauma. Refugee's stories and silence embodied in their children's live. *In Y. Danieli (dir.), International Handbook of Multigenerational Legacies of Trauma* (p. 465-486). New York: Plenum Publishing Corporation.
- Sandler, J. (dir.) (1991). *Projection, identification, identification projective*. Paris : Presses universitaires de France.
- Tisseron S. (2003). La transmission à l'épreuve des secrets et des images. *In J. Aïn (dir.), Transmissions. Liens et filiations, secrets et répétitions* (p. 123-139). Toulouse : Éditions Érès.